

Madeleine Gleason-Huguenin:

un demi-siècle d'écriture au féminin

Ce sont les féministes de notre époque qui, les premières, ont exhumé du linceul d'oubli où les historiens de notre littérature les avaient ensevelies, les femmes-écrivains des années 1880 à 1920.

Et pourtant. . . quelles sont les militantes québécoises de la "Libération" qui pourraient s'identifier à des aïeules telles que Laure Conan, Colombine, Fadette ou Madeleine?

En relisant Madeleine W. Huguenin (née Gleason, Anne-Marie, à Rimouski, en 1875, décédée à Montréal, en 1948), on ne peut que mesurer le chemin parcouru, les années-lumière qui séparent cette journaliste de notre combattive cohorte de poètes et de romancières, depuis Rina Lasnier jusqu'à Nicole Brossard, en passant, bien sûr, par Anne Hébert, Claire Martin ou Andrée Maillet. On doit faire abstraction de Gabrielle Roy et d'Antoinette Maillet, écrivains français du Canada, certes, mais qui ne sont pas originaires du Québec, ce qui ne les empêche pas de grossir les rangs des guerrières de la bataille littéraire au féminin.

Répétons que peu d'historiens de la littérature se sont intéressés aux femmes-écrivains de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Une exception, mais il fut toujours singulièrement "avant" son temps: Berthelot Brunet qui, dans sa trop brève (et trop hâtivement rédigée) **Histoire de la Littérature canadienne-française** (HMH, coll. Reconnaissances) consacre une simple notice aux "chroniqueuses les plus notoires du Canada français". De Madeleine, Brunet écrivait, en 1946, "qu'elle avait de l'enthousiasme à en revendre". . . Un contem-



porain du début du siècle, le poète Antonio Pelletier (**Coeur et hommes de coeur**, 1903), jugeait que Madeleine "a des mots railleurs, de fines phrases, des idées, des manières de dire personnelles; elle a des trouvailles plaisantes. Pourquoi ne choque-t-elle pas dans cette route difficile, ajoutait Pelletier, parce qu'elle est sans affectation. Pourquoi la comprenons-nous si bien? Parce qu'elle a du coeur."

• JOURNALISTE DES 1900

. . . et même avant puisque, à la mort de son père, l'avocat John Gleason dont les Rimouskois se souviennent qu'il fut également le père de Madame L.G. Belzile, épouse d'un notaire dont la famille est fort bien connue puisque l'un des fils, Gleason Belzile, notaire comme son père, fut député de Rimouski aux années '50; donc, à la mort du père, Anne-Marie Gleason rejoint son frère à Ottawa où Flavien Moffet l'initie, au journal "Le Temps" où, selon un biographe de l'époque, elle entreprend l'apprentissage de la rédaction journalistique. Qu'elle poursuit sous l'égide d'Israël Tarte, dès 1900, aux pages féminines de "La Patrie", à Montréal, où elle succède à Françoise (Robertine Barry), autre pionnière de l'écriture au féminin. Pendant dix-neuf ans, sous le pseudonyme de Madeleine, qu'elle gardera toute sa vie, Anne-Marie Gleason dirigea "Le Royaume des femmes", qu'elle ne devait quitter qu'en 1919 pour fonder "La Revue moderne".

On voit d'ici l'audace. Qualifié par un observateur du temps comme un "périodique à l'esprit français et d'un intérêt exceptionnel", **La Revue moderne** — tous les lecteurs qui ont plus de cinquante ans s'en souviennent — survécut quelques

années à sa fondatrice et principale animatrice. Les limites de cet article — qui se veut une simple appréciation du style de l'écrivain — ne nous permettent pas de rappeler toute la carrière journalistique de Madeleine Huguenin. Quelques-unes de ses chroniques, rassemblées en 1912 sous le titre de **Tout le long du chemin** donnent une idée de ce que pouvait être le style de l'époque: ampoulé, extrêmement laudatif la plupart du temps, rarement critique dans l'acception contemporaine du mot.

Un seul exemple fera mieux voir l'écart qui sépare une rédactrice "féminine" telle que Madeleine et un pamphlétaire vigoureux et incisif comme pouvait l'être, notamment, un Arthur Buies. En évoquant (dans **Premier péché** (1902) sous le titre de "Sur la tombe d'un patriote" la mort de Buies, Madeleine écrit ceci, qui est fort juste:

"Avec lui, la monotonie n'est pas à craindre, nul n'a jamais dormi sur ses chroniques: oh! ces chroniques si infiniment spirituelles, un genre si particulier que personne n'a jamais tenté de l'imiter, sentant bien la tâche impossible. Ses volumes de géographie descriptive sont de véritables chefs-d'oeuvre; on y sent l'âme vibrer à la poésie de la nature si belle: un amant de la beauté seul pouvait trouver des expressions enthousiastes pour dire les charmes séduisants de nos contrées superbes. . ."

Si elle eût poursuivi de cette encre et abstraction faite des épithètes surannées, tout serait encore fort lisible. Hélas! Madeleine, dans cet hommage à la mémoire d'Arthur Buies, croit utile de citer, et fort longuement, une lettre complaisante et sans doute charitable, une lettre personnelle que lui avait adressée l'écrivain, ami de sa famille, pour encourager la débutante qu'elle était aux années 1900. Avec une envolée digne des plus mauvais disciples du romantisme, la journaliste poursuit dans une prose aujourd'hui indéfendable, mais qu'il faut citer pour l'exemple:

"Mon âme a vibré tout entière dans ce dernier tribut donné à une si chère mémoire, et à travers le brouillard de mes propres pleurs, je vois briller cette larme avec ce sourire, dernière tendresse du vieil ami qui vient, dans une suprême illusion, illuminer des rayons de l'au-delà, le ciel très sombre de ma désespérance. Puisse cette pluie bien chaude de mon coeur faire fleurir à jamais les plus radieuses fleurs sur le tertre funéraire, et que l'épouse et les enfants qui viendront y pleurer le mari aimant et le père affectueusement dévoué, en respirent les douces et subtiles émanations. Dans les blanches corolles, je laisse quelque chose de mon âme: en naissant de mes larmes, elles ont gardé mon coeur".

On avait l'éloge facile au temps de Madeleine, journaliste. Mais surtout, on l'exprimait de façon dithyrambique. Lisez plutôt l'hommage à Laure Conan, couronnée par l'Académie française pour **L'Oublié**, en 1903, et que Madeleine salue en ces

termes:

"Oh! les bonnes petites années de mes tout petits ans, éclairées par votre silencieuse présence, chère Laure Conan, et toujours j'en garde l'émue souvenance. Vous avez été l'inspiratrice de maintes heures heureuses, sous l'ombrage de "l'allée des saules", et toujours, les grandes femmes des romans imaginés par mes dix ans, avaient quelque chose de vous. Vous étiez l'héroïne mystérieuse errant dans les jardins impeuplés de mon imagination d'enfant, et pendant ces promenades où je vous suivais les yeux clos, avez-vous entr'ouvert le coin fermé de mon âme, et d'une main généreuse y laissez-vous tomber ce je ne sais quoi qui, depuis lors, s'agite en moi?"

Pour la bonne intelligence de ce qui précède, il faut ajouter que la petite Anne-Marie Gleason vécut à La Malbaie, au temps de la vieillesse de Laure Conan, et qu'elle l'aura suivie à distance "les matins d'été quand elle quittait sa villa fleurie pour l'église du village où elle entendait la messe. . ."

•DES PAYSAGES EDULCORES

Il n'y a d'ailleurs pas que La Malbaie, où elle passa quelques années de son adolescence, que Madeleine Huguenin se plaît à décrire dans les pages de **Premier péché**. Tadoussac, les villages du Saguenay, Cacouna, Trois-Pistoles ont inspiré à l'écrivain des pages d'un lyrisme assez discutabile et fort peu conformes, trop souvent, à la réalité. Ne retenons, toujours pour l'exemple, que ce "couplet" suggéré par le souvenir de sa ville natale:

"C'est avec ravissement que je revois mon vieux Rimouski qui, confiant en ses charmes toujours, s'est avisé, ces derniers temps, de revêtir toilette nouvelle. C'est qu'il a l'air jeune, tout jeune ainsi et nargue d'un sourire moqueur, sa vieille amie, l'île Saint-Barnabé qui fait mine de ne pas le reconnaître. Elle lui en veut sans doute de sa métamorphose, elle, condamnée à sa parure verte qui lui paraît peut-être surannée, et dont nous admirons, nous, si complètement la fraîcheur. Cher Rimouski! C'est tout ce qui me vient aux lèvres pendant que j'aspire avec délices les brises salines, et que de tous mes yeux, je regarde les endroits à souvenirs. Et il y en a partout! Belle petite ville! . . . Est-ce jolie? Le sais-je. . . n'est-ce pas beau de tout notre amour le cher coin de terre qui a déroulé ses panoramas sous nos premiers regards. Et maintenant, lorsque se déploient à nos yeux les toiles anciennes, où les teintes ont gardé leur riche coloris, nous courbons le front sous le flot de nos pensées, vague montante qui submerge le coeur dans une enveloppante caresse. . ."

Tournons la page, sans commentaire. Il ne faut surtout pas, par décence, lui opposer cette autre page, sur Rimouski, rédigée d'un style bien différent par Arthur Buies dans ses **Petites chroniques pour 1877**. Qu'il nous suffise, avant de

passer à l'aspect plus romanesque de l'oeuvre de Madeleine Huguenin, de citer un dernier extrait de **Premier péché**, inspiré par le Saint-Laurent devant La Malbaie:

“Le fleuve avait ce soir-là une mélancolie très douce, il chuchotait à peine ses troublants aveux, on aurait dit qu’il étouffait des sanglots; car parfois les vagues frissonnaient, comme dans ces heures de désespoir où la douleur ébranle tout. Et une immense tristesse montait du coeur des eaux, jusqu’aux âmes, les prenant dans une caresse, de pleurs toute noyée. . .”

Est-ce d'une enfance solitaire, d'une mère trop tôt en allée que Madeleine aura gardé ce goût des larmes? On pleure beaucoup, on verse des torrents de larmes dans son oeuvre. Ou du moins dans ce qui nous en est parvenu. Que de jeunes filles, que de jeunes femmes et de jeunes mères, emportées par une maladie infectieuse ou par l'impitoyable tuberculose, qui tuaient par centaines, il faut le reconnaître, des jeunes gens nés trop tôt dans un monde sans pénicilline. Madeleine elle-même perdit sa fille unique à l'âge de vingt ans. Que d'amants déçus, de fiancées abandonnées, d'épouses ou d'époux trahis dans **Tout le long du chemin!** Mais surtout, mais d'abord, quel fossé sépare les jeunes gens de bonne famille des autres. En toute honnêteté, reconnaissons que Madeleine est surtout du côté des moins bien nantis, et ses petites histoires moralisantes s'efforcent à combattre les préjugés de classe. Mais, qu'elle le veuille ou non, Madeleine reste une grande bourgeoise, épouse de médecin, et son “parti-pris” pour les pauvres, les moins favorisés, n'allait sans doute guère plus outre que les oeuvres traditionnelles de bienfaisance et une charité personnelle bien comprise. En tout cas, Edouard Montpetit, dans sa préface, la félicite de se plaire “au commerce des humbles des petits, de tous ceux que la misère atteint plus sûrement parce qu'ils sont plus désarmés.”

• L'EGALITE DANS LA DIFFERENCE

Toujours dans ce morceau furieusement de son temps par sa misogynie tranquille, Edouard Montpetit s'interroge sur le féminisme de Madeleine. Il ne sait trop quoi en penser mais, à travers Rosette, l'un des personnages de **Tout le long du chemin**, il tente de l'appréhender:

“Nous appartenons, s'écrie donc cette Rosette, à deux époques ennemies, et nous sommes tous des intransigeants... Je sais que nous avons une façon différente de sentir et de comprendre: nous sommes des intuitives, des sensibles, des mystiques souvent; vous êtes des logiciens nés, des penseurs, des philosophes; mais chacun à notre façon nous résolvons les problèmes et notre finesse native nous sert mieux, souvent, que votre bon sens appris...” On ne saurait mieux dire, conclut triomphalement Edouard Montpetit. C'est la formule de Legouvé, plus algébrique, “l'égalité dans la différence”. Les nécessités de la vie moderne ont enlaidi l'existence. La

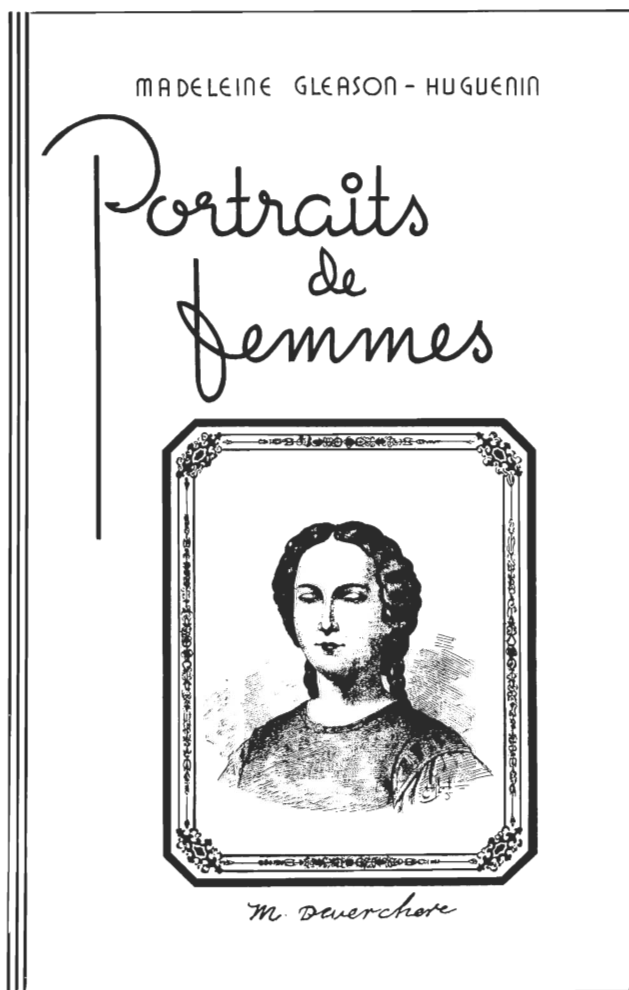
femme a dû quitter le foyer et abandonner sa famille. Elle a pris le chemin de l'atelier et de l'usine. Elle s'est proclamée l'égal de l'homme sans songer qu'elle se déclarait de ce même instant son ennemie et qu'elle se jetait dans une lutte sans égards. Les revendications féministes, si justes soient-elles — admet quand même Montpetit — ne doivent pas éteindre le respect dont l'homme n'a pas cessé de faire hommage à la femme. Il le faut, pour le bien de l'humanité et pour que subsiste en ce monde, déjà si dépourvu, un peu de désintéressement, de grâce et de beauté. Ainsi Madeleine, conclut le préfacier de “**Tout le long du chemin**” reste dans la tradition de ces “mères saintes” que nous a données la France. Notre patriotisme leur avait été confié: elles l'ont réchauffé de tout leur amour. Elles ont gardé la race; et peut-être, sans elles, eussions-nous vu s'éteindre l'ardeur qui nous anime. La modestie librement acceptée de leur sacrifice ajoute encore à la beauté de l'oeuvre de dévouement pur qu'elles ont accompli, majestueusement”.

Voilà, est-il besoin de le souligner, comment réagissaient les hommes quand on les priait — en novembre 1912 — de cautionner l'oeuvre littéraire d'une femme. On pense, devant cette citation de Legouvé — l'égalité dans la différence — au titre du plus récent ouvrage de revendication féministe publié au Québec: le rapport du Conseil du Statut de la femme, déposé au Conseil des ministres le 23 octobre 1978, et intitulé: “Pour les Québécoises: égalité et indépendance”. Qui dit mieux?

Quant à Madeleine Huguenin, et à son apport à la littérature féminine du Québec, on ne saurait négliger ni l'une ni l'autre puisque, à l'évidence, peu de nos grand-mères ont seulement tenté ce petit pas en avant. Grandes bourgeoises pour la plupart, souvent innovatrices dans le monde du travail, elles se sont prénommées pour éviter de se nommer. Fadette, Françoise, Atala, Gaétane, Colombine... ou Madeleine. Mais elles auront malgré tout entrebâillé la porte où s'engouffre désormais leur descendance combattive, frondeuse et même révolutionnaire. De Madeleine Huguenin, un livre, réédité plusieurs fois, reste souverainement instructif pour les lectrices d'aujourd'hui. Il s'agit de **Portraits de femmes**, qui apprendra beaucoup de choses à nos contemporaines sur les Canadiennes françaises du Québec — on ne disait pas encore les Québécoises — en des temps qui ne leur étaient guère favorables. De Madeleine de Verchères et Marie de l'Incarnation aux premières guerrières de l'indépendance féminine — du vote des femmes — il est fort intéressant de lire ces courtes biographies qui ont le mérite d'être rédigées dans un français correct et, souvent, très élégant.

On est quand même frappé par un détail, qui a toutes les apparences de ce que les journalistes appellent “le commentaire subjectif” dans l'extrait biographique qui accompagne le portrait de Idola St-Jean dont il est inutile de rappeler ici les luttes et l'incessant combat politique. En écrivant que,

dès 1930, féministe militante, Idola St-Jean s'était présentée devant l'électorat de Saint-Denis—Dorion, Madeleine Huguenin la félicite de son geste courageux "qui fut considéré comme prématuré. Elle se sentait aller à une défaite mais elle jugeait l'heure venue d'affirmer ses idées et de proclamer les revendications féminines par une candidature où elle fut combattue avec une violence qui la laissa sans amertume et garda l'emprise d'une volonté que rien ne fait dévier. Son esprit est précis et méthodique, poursuit l'auteur de **Portraits de femmes**, mais cette discipline est acquise à force d'effort raisonné." En conclusion, Madeleine Huguenin ajoute ce dernier mot que d'aucunes jugeront énigmatique: "Et si Idola St-Jean avait DIRIGE SEULE (en capitales dans le texte) la campagne du suffrage féminin, le suffrage elle l'aurait gagné." Il faut laisser aux spécialistes, à une Michèle Jean par exemple, le soin de fouiller cette curieuse appréciation, qui remonte aux années quarante.



Pour nous, il nous paraît plus important, dans l'Histoire de la littérature féminine au Québec, que Madeleine Huguenin ait écrit ces **Portraits de femmes** que les oeuvres théâtrales (*L'Adieu du poète*, hommage à Octave Crémazie, et *En pleine gloire*, à . . . la gloire justement d'un bataillon célèbre, le 22e Régiment) pour lesquelles on la couvrit d'éloge à l'époque mais qui ont sombré dans un oubli bien mérité.

Une opinion sur une autre de nos "ancêtres" journalistes, Fadette, Henriette Dessaulles St-Jacques — dans la préface, encore une! que Pierre Dansereau donnait, le 7 février 1971, au journal de Fadette, paraît convenir au mot de la fin de cet article. Dansereau, rappelant qu'il lisait beaucoup Galsworthy (*The Forsyte Saga*) à l'époque, établit un parallèle fort judicieux entre la haute bourgeoisie française du Québec et la bourgeoisie anglaise. "L'économie familiale de cette classe n'était pas celle du Faubourg Saint-Germain, précise Pierre Dansereau. Les familles des seigneurs et autres ruraux "à l'aise" vivaient peut-être davantage comme des "squires" britanniques que comme des hobereaux normands. Ces grâces de la vie anglaise, vécues dans Dickens, Thackeray, Eliot, Austen, les Brontë et, plus récemment dans Hardy, Bennett, Walpole, Maugham, Galsworthy et, au Canada, Mazo de la Roche, ces grâces et ces réserves proprement puritaines, on les retrouve dans ce journal de jeune fille provinciale. . ."

• Ce qui est vrai pour Fadette, petite fille et adolescente, l'est également pour Anne-Marie Gleason. Mais c'est du Québec d'avant la Première Guerre, d'un pays qui paraît moyenâgeux aux lectrices des années '70 que nous viennent les pages jaunies de **Premier péché** et de **Tout au long du chemin**. Ces pages ne paraîtront illisibles qu'à celles d'entre nous qui refusent le passé; qui font bon marché de leurs racines, ces racines que nos voisins d'Amérique estiment importantes au point d'avoir fait un succès littéraire et télévisé d'une oeuvre très justement appelée "**Roots**". Et qui s'insère parfaitement dans ce qu'André Laurendeau nommait "la révélation progressive". . .

Lisette Morin

Rimouski,
Octobre 1978